

GILLES BIBEAU • MARC PERREULT

Dérives montréalaises

À travers des itinéraires de toxicomanies
dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve



Extrait de la publication

B o r é a l

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

DÉRIVES MONTRÉALAISES

DES MÊMES AUTEURS
AUX ÉDITIONS DU BORÉAL

Le Québec transgénique. Science, santé, humanité, 2004.

La Gang : une chimère à apprivoiser. Marginalité et transnationalité chez les jeunes Québécois d'origine afro-antillaise (avec Marc Perreault), 2003.

Gilles Bibeau et Marc Perreault
avec la collaboration de Carlos Coloma

DÉRIVES MONTRÉALAISES

à travers des itinéraires de toxicomanies
dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve

Boréal

© Les Éditions du Boréal
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1995
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Données de catalogage avant publication (Canada)

Bibeau, Gilles, 1940-

Dérives montréalaises : à travers des itinéraires de toxicomanies dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve

ISBN 978-2-89052-670-9

1. Toxicomanie – Aspect social – Québec (Province) – Montréal. 2. Hochelaga-Maisonneuve (Montréal, Québec) – Conditions sociales. I. Perreault, Marc. II. Titre.

HV5840.C32M65 1995 362.29'0971428 C95-940207-1

ISBN PAPIER 978-2-89052-670-9

ISBN PDF 978-2-7646-0711-4

ISBN ePUB 978-2-7646-0715-2

REMERCIEMENTS

Notre pensée émue va d'abord aux personnes dont la vie et la voix se répercutent tout au long des pages qui suivent, avec une sympathie particulière pour les personnes auxquelles nous avons donné les pseudonymes de Denise, Simone, Frank, Gaston, Éric, Roger, Isabelle, Sandra, Jeanne, Cynthia, Serge, Suzie, Ginette, Lucien, Bertrand, Solange, Lise, André, Stéphan, René et Gerry.

Nous tenons également à remercier les autres personnes (toxicomanes) avec lesquelles nous avons échangé tout au long de cette recherche et dont le témoignage et le discours ont constitué pour nous une source continue d'inspiration.

Nous ne pourrions jamais assez souligner notre dette et notre reconnaissance à l'égard de M^{me} Line Lanteigne, notre principale collaboratrice sur le terrain. Sans son dynamisme, son entregent, son sens de l'écoute et son rapport étroit avec les personnes toxicomanes et prostituées, il nous aurait été difficile d'obtenir des récits de vie aussi spontanés et chaleureux.

Deux travailleuses de rue, Guylène Desjardins et Carole Bernard, se sont mêlées à la vie de ces personnes, les unes toxicomanes, les autres prostituées et toxicomanes, apportant à toutes écoute, soutien et conseil sur les lieux mêmes de leur existence quotidienne, dans les piqueries, sur les trottoirs ou dans les parcs. Pour leur respect et fidélité à l'égard de

ceux et celles qui leur ont accordé leur confiance, pour leur discrétion vis-à-vis des autres intervenants en santé et des chercheurs qui auraient voulu, à bon compte peut-être, s'approprier leurs connaissances intimes du milieu de la drogue, et pour leur générosité exempte de tout jugement moralisateur, que ces deux travailleuses de rue reçoivent l'expression de notre admiration.

Les auteurs sont également reconnaissants envers Carole Lacroix qui a aimablement vu à la correction du manuscrit de ce texte. Nous la remercions pour la pertinence de ses suggestions. Un merci enthousiaste est enfin adressé à M^{me} Monique Gauvin, qui s'est occupée avec compétence des aspects administratifs et financiers relatifs à cette recherche.

« Dis-nous donc, Socrate, sur quoi l'on peut bien se fonder, quand on prétend que le suicide n'est pas permis ? »
Socrate répondit : « Étant donné qu'il y a des gens pour qui, en certaines circonstances, la mort est préférable à la vie, il paraît peut-être étonnant que ceux pour qui la mort est préférable ne puissent sans impiété se rendre à eux-mêmes ce bon office et qu'ils doivent attendre un bienfaiteur étranger. »

Tiré du Phédon de Platon.

PROLOGUE

« Un voyage en enfer »

Le récit de Denise

« Une enfance dorée... »

J'ai trente-trois ans¹. Moi, j'ai eu une enfance ben ben dorée. Je suis un enfant unique, d'un père gardien de prison qui était spécial spatial; on allait à chasse, à pêche ensemble; c'était plein d'amour... Ma mère par contre, je me faisais garder souvent, pis... était ben jalouse de moi vis-à-vis mon père.

Fait que suite au décès de mon père quand j'avais douze ans ma mère a eu un amant qui m'a violée pendant six mois de temps... lui, bon il a commencé par vouloir m'attraper avec une bouteille d'alcool et j'ai commencé comme ça. Je me suis organisée pour être de moins en moins souvent chez nous, à arriver tard, à partir de bonne heure... Fait que avec toute ça, je me suis ramassée avec des gens qui consommaient beaucoup de coke, de... dans le temps c'était plutôt... [de la] mescaline... le haschisch, tout ce qui était substance chimique, pis le cristal. [J'ai] fait ça longtemps, j'veux dire, j'suis allée à l'école pareil. J'me suis gelée quand même, jusqu'à l'âge de... vers [19]75, jusqu'à l'âge de quinze ans. J'ai cessé la consommation parce que j'ai connu le père de mes deux premiers enfants. J'ai vécu avec dix ans, j'ai été

1, Nous nous sommes efforcés de maintenir dans l'écrit les traces de l'oralité, ne gommant dans la transcription qu'un minimum des marques (répétitions, hésitations, incorrections d'inattention) qui sont typiques de l'oral. Des points de suspension indiquent les pauses, les bifurcations du récit ainsi que les segmentations principales de la trame narrative. L'émotion, la posture, le débit, l'humour qui indiquent combien le corps est présent dans l'oral ne peuvent être qu'inadéquatement rendus dans l'écrit qui nous fait infailliblement perdre ce que Roland Barthes appelle le « grain de la voix ». En principe, nous avons évité au maximum la réécriture de la parole populaire que nous avons enregistrée et nous avons respecté le caractère oral des écrits.

huit ans sans consommer. J'ai rechuté en allant travailler dans les clubs comme danseuse... [J'ai rechuté] sur la coke...

Denise reparle ici de son père, dont elle croit aujourd'hui qu'il était alcoolique, « mais » :

C'était pas un bonhomme qui sortait, y faisait ça tranquille sur le bout de la table, y prenait sa p'tite bière, pis y fumait sa [cigarette]. C'était un bonhomme de chasse et de pêche, il a commencé à boire, lui, dans des occasions de chasse et de pêche, pis un moment donné ç'a pris plus d'ampleur; y en est décédé d'ailleurs. Mais j'ai jamais vu mon père chicaner, crier pour rien; mon père c'était un bonhomme ben ben calme, assez que ça fait pas tellement longtemps que je me suis rendu compte que mon père était alcoolique...

Denise explique, par la suite, le contexte de ses premières initiations à la drogue :

... En fait, moi je me souviens, je me savais souvent (pour pas avoir affaire au bonhomme en question) chez ma copine qui, eux autres, y étaient sept-huit sœurs. Pis c'était toute « free for all » dans place... Bon les sœurs étaient plus vieilles, fait que la drogue était plus facile à avoir, parce que les filles... avaient seize, dix-sept, quinze pis vingt ans. C'était à [nom d'un quartier du nord-est de Montréal], un secteur qui était plein plein de gars de bécicles... très très violents. Fait que la dope y en avait tant que t'en voulais... J'ai commencé le cristal, pis la mescaline jusqu'à cocaïne intraveineuse à une ou deux reprises seulement... dans les trois ans que j'ai consommé intensément, de douze à quinze ans.

Le père de mes enfants consommait pas, y fumait même pas la cigarette, pis moi j'avais considéré que le fait d'avoir consommé de même, c'était une crise d'adolescence, que c'était passé, que c'était réglé... Sauf que, quand ça a commencé à aller mal entre moi pis lui, ben j'ai été danser dans les clubs; pis là c'est plein de requins; pis on a commencé par me mettre des substances style T.H. dans mes verres... et j'ai dont aimé ça; ç'a pas été dur de monter tout de suite à la ligne de coke. Ç'a duré quand même assez longtemps juste le sniffage, parce que... ça brisait pas, ça faisait rien dans ma vie dans le fond... dans le sens

[que] j'avais quand même de l'argent, je réussissais à vivre pis j'avais mes enfants à maison. Je m'apercevais pas que j'étais cocaïnomane, je me rendais pas compte moi que j'avais besoin de ma coke, pour ne pas dormir, pour travailler, pour aller voir mes enfants dans le jour. C'est juste au moment donné où j'en ai vendu... (Dans les loges [des clubs de danseuses] y a des lignes partout; tu oses pas trop bouger ou souffler.)

J'ai commencé à danser avant ma séparation... ça allait mal... pis c'est pour me r'venger que j'ai été dans les clubs, c'est ça : « Il aime les pitounes danseuses, j'va y aller danser », tu sais quand t'es jeune..., j'ai commencé de même, c'était une vengeance; j'ai aimé travailler là-dedans, j'ai aimé faire de l'argent, pis j'ai aimé ça me sentir ben ben r'gardée par les hommes, parce que mon mari c'était un gars ben ben spécial... J'étais sûr que c'était pour la vie [leur union = conjoints de fait].

... Je pensais que mon mari c'était un Dieu : y fumait, y buvait, y sniffait pas, y prenait aucune drogue, pis y me trompait pas. Jusqu'au jour où j'ai découvert le pot aux roses : y se gelait, y fumait et y tinquait pareil comme les autres hommes. Dire moi que je me serais brûlé la main... je voulais me mettre ma main dans le feu qu'y me trompait pas, ce gars-là. Ça a parti, ça a déclenché; j'étais une ben belle fille, avec des beaux grands cheveux blonds, toujours ben habillée, ben maquillée, pis les ongles toujours ben faites; fait que les requins ç'a pas été long qu'y ont été à chasse avec moi, t'sé. Pis, c'était toujours les pleins de consommations, les pleins de drogues... Parce que à un moment donné j'ai lâché le trip des pleins... j'étais tannée, fait que j'ai dit : « J'veux avoir mon sac », pour pus avoir à... c'était comme un genre de prostitution..., pour pus avoir à endurer ces vieux crisses de bonhommes-là, t'sé... moi j'avais vingt ans, eux autres y en avaient trente-quarante-cinquante, t'sé. C'était ben beau les Cadillac, je me suis promenée dans les Corvette, j'avais mon char, j'avais mes diamants, j'avais toutes sortes d'affaires, je manquais de rien, rien, rien, si je voulais faire le tour du monde trois fois par année, j'aurais pu...

Partie pour la gloire...

J'ai lâché ça et je me suis mise à vendre. J'avais quand même un bon montant d'argent de ramassé, fait que j'ai été assez heavy... on a investi (on = moi et le père de mes deux premiers enfants) dans un grosse quantité, qu'y a été chercher lui-même. À partir de là, l'argent a rentré. Pis on a acheté un club, pis deux camions, pis là j'me gelais... plus ça allait, plus j'me gelais; moi je me couchais avec d'la coke... je me souviens même d'avoir dit : « J'va prendre une dernière ligne avant de me coucher »... quand t'es rendu que tu prends une ligne pour aller te coucher [rire]... Le matin, j'avais mes lignes partout dans maison, j'avais tout ce qu'y fallait pour faire une ligne : dans mon bain, dans... c'était l'abondance. J'avais toujours dans les partys une dizaine, une quinzaine de personnes autour de ma table, pis le sucrier c'était full... (Avant que je me sépare, je continuais à danser, parce que ça faisait mon affaire de pouvoir travailler, pour aller pogner des clubs, mettre des vendeurs à ma place; ça montait mes ventes.)

La coke à un moment donné là, c'était rendu là, qu'y fallait... moi, c'était plus important de former une clientèle pour la coke avec des vendeurs, des acheteurs que d'aller faire ma commande... J'allais faire ma commande, pis je tchéquais : « canne de petits pois, trois pour une piasse », pendant que je venais peut-être de « fronter » je sais pas combien de mille piastres dans la journée... C'était pas moi qui « frontais »; je la donnais à tout le monde la coke... : « Salut Joe, va-t'en avec crisse... » J'me souviens d'avoir donné quarante quarts à une fille : « Je m'en va en fin de semaine, arrange-toi avec ça..., si y en reste, y en restera, si y en reste pas, y en reste pas. » Sauf que ça me faisait une vendeuse à moi, accrochée, qui me devait de l'argent, qu'y fallait qu'y continue à vendre, t'sé. J'étais requin moi aussi, j'étais rendue là-dedans. À un moment donné, quand j'ai laissé mon mari, j'ai tout lâché. Je voulais pus mener ce trip-là, ça commençait à être dangereux d'ailleurs... : on avait déjà des saisies qui avaient été faites dans notre filière... ça s'en venait pas mal proche de nous autres, pis y'était temps que je lâche. Mais j'avais toujours quand même [besoin de] consommer [...] y me manquait de l'argent...

J'ai changé de place, j'ai déménagé en banlieue et j'ai essayé de ces-

ser la consommation en retournant à l'école, en m'occupant de mes enfants. Mais j'avais mes idées de grandeur, je suis allée me prendre un bas de duplex avec le sous-sol fini, tout le kit; fait que j'arrivais pus dans mon argent..., je pouvais pus, fait que je suis retournée danser.

La descente aux enfers...

J'ai retourné dans consommation, mais là... c'était un petit peu plus fort, là je venais de connaître une personne [une danseuse] qui faisait de la free-base. Pis ça me tentait d'essayer ça, tout en disant : « C'est pas ben, ben grave, c'est pas pire que d'essayer n'importe quoi d'autre; moi j'va être capable de contrôler ça. » Ç'a pas été long, ç'a pris deux semaines, ç'a pris deux semaines; je me suis ramassée un jeudi, je suis partie de chez nous, je suis rentrée un lundi matin, mes enfants étaient dans maison, y avait pas personne dedans depuis quatre jours. Je ne m'étais même pas rendu compte que ça faisait quatre jours que j'étais partie. Fait que là, j'ai dit : « Wow, attends un peu, c'est pas des farces, cette affaire-là. » Mais je suis rentrée dans la maison avec ma cuiller, pis mon lighter, pis tout le kit pour faire le reste de ma free-base, dans maison chez nous; pis mes enfants étaient présents. Fait que là j'ai téléphoné au CLSC et je leur ai demandé de l'aide. C'était au mois de novembre ça, l'aide est arrivée au mois de février; là y était pas mal trop tard, y était pas mal trop tard... C'était fin de semaine par-dessus fin de semaine là que mes enfants étaient tout seuls; ma voisine d'en haut était au courant, [elle] descendait en bas régulièrement, pis en dernier ça avait pu de sens pantoute, pantoute, pantoute : j'avais même pu une boîte de Kraft Dinner dans mon armoire pour mes enfants qui étaient tout seuls, pis mon p'tit gars y avait huit ans, ma fille en avait dix... Pis moi je m'en rendais pas compte pas de ça pantoute, j'avais des remords... de conscience. À chaque fois que je me réveillais de ça, je me souviens de m'avoir réveillée une fois, levée carré dans le lit : « Qu'est-ce que t'as, qu'est-ce que j'ai faite ? » ; t'sé ben, mais je me rendormais pis je me regelais; je voyais rien.

C'était [la free-base] — ça m'avait pognée au complet —... ça doit avoir duré un an comme ça, un an, un an et demi [...]. Un moment

donné j'ai comme lâché de danser, mais y était un temps j'ai dansé longtemps; je faisais des pofs dans la loge, la boucane sortait en dessous des portes quasiment; je retournais sur le stage pis y avait rien là, sauf la pof... que je contrôlais; un moment donné, j'ai même pu être capable de contrôler la pof non plus. Là j'ai commencé à me promener de bonhomme en bonhomme, celui qui avait plus de..., de sac en sac, si tu veux. Pis la prostitution est rentrée de même tranquillement.

... conduit à Hochelaga-Maisonneuve...

J'ai connu un gars en faisant du pouce qui avait une gang de chums au coin de Jeanne-d'Arc pis Sainte-Catherine. Pis dans cette maison là ben y avait une gang de chums pis une gang de pitounes qui faisaient la rue. Pis moi, ben, je connaissais vraiment pas ça faire la rue... moi je connaissais aller faire les clients à deux cents piasses de l'heure, mais je connaissais pas ça aller faire les clients à vingt piasses; je trouvais ça ridicule... Fait que là j'appelais mes bonhommes... un moment donné, t'sé, les bonhommes t'es appelles trois-quatre fois pis tu fais rien, là y viennent pus t'en porter de deux-trois grammes de poudre de même avec le sac... [?] ... mon goût de sexe?... de toute façon, j'en avais jamais de sexe quand je consommais, « soit s'a ligne ou s'a pof » moi, j'en avais pus de sexe, c'était me geler, pis c'était beau à voir : y a rien de trop beau, on rit, on a du fun, on se roule à terre pis n'importe quelle connerie, sauf ça... aussitôt qu'on parlait de ça, je venais raide comme une barre, ça ressortait ben gros ça : ce que j'avais vécu plus jeune, t'sé quand j'étais gelée... c'était l'enfer... [?] Les viols que j'avais vécus... veux-tu que je te conte toute ?

Digression troublante sur la petite enfance : rétroaction négative

Je me souviens donc, moi j'étais en première année, j'avais quatre ans et demi, parce que j'allais à l'école privée... les maternelles, ces affaires-là, ça marchait pas pour moi. Fait qu'en première année, j'avais quatre ans et demi, j'étais en pension chez mon professeur... et elle le soir [elle] donnait des cours dans son sous-sol... fait que c'était son bon-

homme, son mari qui me gardait. Fait que lui y s'amusait avec moi ben comme faut..., y commençait à se masturber pendant qui se promenait... dans le passage chez eux. Ben la p'tite fille qui le masturbait, c'était moi [rire mal à l'aise], je le trouvais pas drôle, tu sais. Quoique j'avais ben peur, parce que j'étais élevée chez nous (ben chez nous!), j'étais élevée: « Fais pas ça, le bon Dieu va te punir... pis si tu fais ça, tu vas aller en enfer », fait que moi je savais plus [ce] qui était... bon: « Si tu dis ça, Dieu va [te] punir », si je fais ça j'va aller en enfer, pis là, « Dis pas ça à personne, ni à [ta] mère... », ça commence de même. À cinq-six ans... avec le voisin d'à côté. Lui, y avait dix-neuf ans, y s'amusait à m'étendre dans la chambre de bain et à embarquer par-dessus moi et y venait sur moi; moi je connaissais pas ça, ben j'avais peur d'être enceinte, ben ben peur d'être enceinte. J'ai eu longtemps peur d'avoir un bébé dans mon ventre, jusqu'à temps que je découvre qu'y fallait qu'y entre tout au complet. Plus tard, y a eu, mon Dieu, beaucoup d'hommes dans ma vie... le jeune cousin à ma mère (qui niaissait)... Lui son truc, c'était spécial: y m'attachait après le lit à ma mère et y me pitchait de l'eau glacée pis là y se masturbait et y étendait ça partout... pis après y m'attachait après le divan. Ah! j'aimais pas ça, je passais des grandes journées là, des grandes journées là. J'en veux un peu à ma mère à cause de ça, parce que [elle] voyait rien pantoute elle. [?] La seule fois que j'en ai parlé à ma mère, c'était avec son chum, quand j'avais douze ans..., pis [a] m'a pas cru. Je suis partie de la maison de chez nous par rapport à ça, je me suis gelée en masse par rapport à ça. J'aime pas ben ben en parler de ça...

... revenons en enfer...

En tout cas, pour en revenir à ma free-base, et ben c'est ça: le gars que j'ai connu qui avait ben ben des chums en bas, s'a rue Valois pis Sainte-Catherine, ben c'était un intraveineux. Et pis y m'a fait goûter à ça. [?] Mon premier fix, je l'ai fait un peu inconsciente, disons que je dormais, y me l'a fait dans mon sommeil, quand je me suis réveillée, je me suis réveillée d'aplomb, ben malade; je vomissais partout, j'ai eu le buzz de ma vie, j'en parle pis ça me fatigue encore... Ç'a pas été dur de me convaincre d'aller faire des clients pour avoir

un autre quart, un autre quart, un autre quart, pis là... j'étais une fille qui travaillait ben ben fort, j'ai quand même toujours aimé l'argent, fait que je travaillais pour fournir la coke pour lui, la coke pour moi, pis j'étais enceinte de lui; fait que y me fallait des meubles, y me fallait un logement. [Il s'agit alors de son troisième enfant.] Lui, quand y recevait son chèque d'aide sociale, y partait, y sacrait son camp avec une fille de la rue... fait que j'étais pognée avec le loyer, j'étais pognée avec toute. Pis à un moment donné je m'écœurais, je me pognais avec comme y faut; je sacrerais le camp, fait qu'y vendait toute. Pis c'était tout le temps à recommencer... J'étais pognée tout le temps, tout le temps s'a rue... Pis j'en avais mon truck de ça. [?] Lui? Y consommait; c'était sa grosse job...

Pis un moment donné je me suis ramassée à l'hôpital, pas overdose, mais souffle au cœur, diabète, placenta décollé, sous-alimentation, y manquait d'eau pour le bébé dans mon ventre, un paquet de problèmes causés par ma mauvaise alimentation..., mon mauvais train de vie... Mais je pouvais pas faire autrement, sinon je me faisais maganer au bout [?], y me maganait, y me battait pas parce que, quand y venait pour me battre j'y sautais dans le visage, pis j'avais un pitt-bull; ça marchait pas de même dans l'[maison], mais moralement ben gros; c'était la cruauté mentale tout le temps, les menaces, t'sé: « j'va me suicider... », y me crevait le cœur, Tartampion [ici, elle l'appelle par un autre surnom], tout le temps, c'était l'enfer vivre avec ce gars-là. J'avais dont hâte qu'y parte de ma vie. Je savais pas comment m'en débarrasser. [...] Fait que j'ai commencé à vouloir m'en sortir, à partir de là; lui y s'est fait arrêter pour un vol... un vol à main armée avec un couteau de dix pouces [rire satisfait]: un chauffeur de taxi, pas n'importe quoi, hein! un méchant voleur; y avait pas plus de classe dans ses vols qu'y en avait chez nous [rire]. Fait que y s'est fait arrêter [inaudible, rire], y était temps en crise que tu te fasses pognier!

Fait que j'ai connu Johnny [pseudonyme], Johnny qui est le père de la p'tite. Lui Johnny, c'était un gars de [nom du quartier de son enfance]... pis sa sœur c'était ma meilleure amie... C'est un sauté, mais pas un gelé... ben pété, style on est au troisième étage tout nus sur le balcon en plein été, pis on pitchait des olives sur les chars du

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| Remerciements | 7 |
| PROLOGUE | |
| « Un voyage en enfer » | 11 |
| INTRODUCTION | 35 |
| CHAPITRE 1 | |
| Entre confession, témoignage et fiction | 47 |
| CHAPITRE 2 | |
| Les espaces de la recherche ethnographique | 71 |
| CHAPITRE 3 | |
| Balises pour une approche anthropologique de la toxicomanie | 103 |
| CHAPITRE 4 | |
| « Même si y sont gelés... ce sont quand même des êtres humains... » | 155 |
| CHAPITRE 5 | |
| Comprendre la « marge » pour agir au cœur du problème | 181 |
| CHAPITRE 6 | |
| Changer le cadre | 217 |
| CONCLUSION | |
| Une nouvelle peste | 231 |
| Liste des cartes, tableaux et figures | 235 |

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines de concert avec le Programme d'aide à l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Conception graphique : Gianni Caccia
Photographies de la couverture : Jean-François Leblanc

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation, traité sans chlore,
certifié ÉcoLogo et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



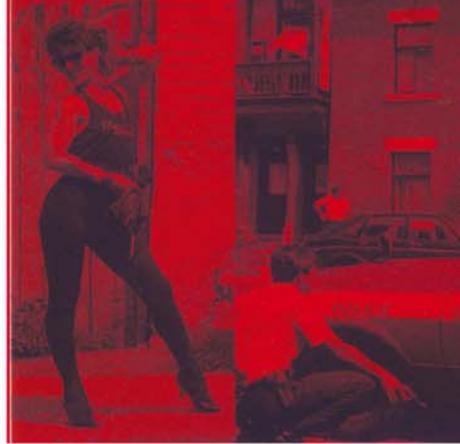
MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE TROISIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 2012
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).

Dérives montréalaises

Dérives montréalaises se fonde sur une étude de terrain menée auprès d'un groupe de toxicomanes qui fréquentent les piqueries dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Les auteurs, anthropologues, basent leur étude sur deux types de données : histoires de vie et ethnographie des lieux.

Ils s'interrogent d'abord sur le statut des histoires de vie, sur la manière d'interpréter ces récits, lus comme autant de versions différentes du même mythe de la drogue. Ils présentent le territoire d'Hochelaga-Maisonneuve, son paysage urbain, sa morphologie, sa précarité socioéconomique, la mobilité de ses habitants, et montrent ensuite combien ce territoire est parcouru par des circuits complexes de circulation et de consommation de drogues d'autant plus difficiles à cerner qu'ils sont directement reliés à l'espace domestique.



Ils brossent également un fascinant tableau de l'existence toxico-mane elle-même, au sein d'une dynamique qui s'enracine dans l'identité profonde d'une personne en tension, en fascination, en dépendance par rapport à un produit chimique, mais aussi par rapport à tout un milieu de vie dans lequel dominent conduites ordaliques et jeux avec la mort.

Enfin, ils se demandent dans quelle mesure les phénomènes dits marginaux sont vraiment à situer dans la périphérie de nos sociétés urbaines contemporaines, surtout lorsqu'il s'agit de quartiers qui connaissent une détérioration des conditions générales de vie, une érosion du tissu communautaire et des structures familiales. C'est sur cet horizon d'une redéfinition de la marge comme centre qu'ils proposent de réinterpréter un certain nombre de notions (celle du comportement à risque, entre autres) communément utilisées dans les programmes de prévention du sida.

Gilles Bibeau est professeur au département d'anthropologie de l'Université de Montréal.

Marc Perreault est anthropologue et chercheur à l'Institut interculturel de Montréal.